

Donné sensible et donné non-sensible chez Emil Lask :
l'« alogique », le « logiquement nu » et l' « impénétrable »

Les recherches du néokantien Emil Lask sont partiellement tombées dans l'oubli (ici peut-être moins qu'ailleurs) — probablement du fait de sa mort précoce sur le front des Carpates à 40 ans (en 1915) et de l'éclipse plus généralisée dont a fait l'objet le néokantisme dans son ensemble au moment de l'émergence de la phénoménologie. La position de Lask est cependant à mes yeux particulièrement intéressante pour quiconque s'intéresse à cette dite émergence de la phénoménologie. Elle propose en effet une radicalisation des thèses du néokantisme de Bade, déployées essentiellement par Windelband et Rickert. Il est alors conduit à adopter une position profondément originale en ce qui concerne l'articulation de la sémantique et de l'ontologie d'une part mais aussi le rapport entre le sensible et le non-sensible d'autre part, ce qui l'amène, on le verra, à redéfinir en profondeur la notion de « donné » qui nous intéresse aujourd'hui au premier chef. A ce titre, même si c'est peut-être un hasard de l'agenda, j'en profite pour féliciter les organisatrices d'avoir eu l'heureuse idée de placer cet exposé sur Lask dans l'après-midi « phénoménologie ». Je rappelle d'ailleurs qu'en 1911, au moment où Lask publie son étude sur « La logique de la philosophie et la doctrine des catégories » sur laquelle je m'appuierai aujourd'hui, il a lu les *Recherches logiques* de Husserl auxquelles il propose en un sens une réponse. Inutile de rappeler par ailleurs que cette même étude marquera profondément le jeune Heidegger et aura une influence très importante sur son herméneutique de la facticité.

Je vais commencer par rappeler en quelques mots le contexte de ses recherches. Comme les autres néokantiens de l'école de Bade (c'est-à-dire du sud-ouest de l'Allemagne : de Heidelberg et de Freiburg), Lask s'inscrit dans le mouvement de la critique kantienne mais il entend l'exercer contre Kant lui-même. Pour formuler cette critique en un mot, il souscrit pleinement à la méthode de la dite « révolution copernicienne » mais conteste le mouvement de la déduction transcendantale qui tient pourtant lieu de clé de voûte à l'édifice kantien. Adoptant une démarche résolument objectiviste, dans la lignée des travaux de Bolzano, il conteste en effet ses apriori dits subjectivistes (le fait que les catégories soient déduites du jugement) et surtout, et c'est le point qui nous intéressera ici principalement, la restriction du domaine d'application des catégories au seul champ sensible. J'y reviens. De la révolution copernicienne en revanche, Lask retient un fait essentiel, à savoir qu'il faut récuser la dualité

entre l'objet de la connaissance et sa teneur de vérité logique pour poser l'immanence de la sphère de l'objet connu et du logos. Il en résulte, chez Lask, une identification de la sphère du sens et de son objet coïncidant. L'objet théorique c'est le sens (et inversement). Aussi, selon Lask, dans le champ de la connaissance, il n'y a qu'un « unique règne ». C'est là une critique en règle de la « théorie des deux mondes » déployée par Lotze (dans un héritage platonicien) qui, a bien d'autres égards cependant, a pourtant profondément influencé Lask et ses prédécesseurs. Aussi, à strictement parler, pour Lask, l'extension de l'objet et du sens sont identiques et la logique transcendantale est, au sens strict, une onto-logique. Le sujet cognitif s'inscrit toujours dans le règne unique du sens objectif.

Notons que, jusque là, c'est très exactement la thèse qui est aussi défendue par Rickert. Or, précisons d'emblée que, chez Rickert, il en résulte une conception très particulière de ce qu'est la « donation » (« *Gegebenheit* »). Du point de vue de la « théorie de la connaissance » qui est le sien, qui part donc du fait de la connaissance et qui considère comme mythologique toute démarche (la démarche kantienne au premier chef) qui consiste à demander à quelle condition il est possible de connaître ce qui n'est pas encore connaissable, etc., les problèmes de la connaissance sont nécessairement des problèmes formels. Le concept de « donné » ou d'« être-donné » (*Gegebenheit*), à ce titre, ne caractérise aucun élément du contenu de la connaissance mais un problème formel : à savoir comment analyser formellement ce que l'on dit du donné quand on l'a reconnu comme tel. Le donné est une forme catégorielle, au même titre que « l'être », la « cause » etc. C'est précisément ce que développe Rickert dans son texte de 1909 « Les deux voies de la théorie de la connaissance » mais aussi dans la 3^e édition de son grand œuvre, *Der Gegenstand der Erkenntnis*. Je cite « Les deux voies » : « j'appelle un contenu donné, je l'ai déjà reconnu en tant que donné, il a donc déjà reçu la forme de l'être-donné (*Gegebenheit*) et cette forme de la pure factualité est de ce fait un problème pour la théorie de la connaissance aussi bien que toute autre forme cognitive ». (trad. fr. p. 120) C'est donc en tant que je « l'appelle », que je le « reconnais » et donc que je suis déjà dans un rapport de connaissance avec lui, qu'intervient la notion de « donné » pour Rickert. La seule question pertinente pour la théorie de la connaissance est alors la question formelle de savoir quelle forme – et donc quelle valeur – joue le donné quand on l'a reconnu comme tel. Pour une analyse approfondie de ces questions, je vous renvoie au remarquable article en ligne d'Arnaud Dewalque « Rationalité de la forme et irrationalité du contenu dans l'école de Bade » qui est extrait d'une conférence de 2007 prononcée à Evora au Portugal, ainsi qu'à l'excellent appendice de la thèse que Virginie Palette a soutenu en 2013 et qui est consacré précisément à cette question du donné chez Rickert et que j'ai eu le privilège de pouvoir lire.

Il serait également intéressant de montrer que la position de Rickert évolue sensiblement sur la question, notamment sous l'influence de Lask, dans ses articles de 1911 puis surtout de 1924 mais je n'aurais pas l'occasion ici de développer la question.

Or, si Lask souscrit pour sa part à l'idée que, du point de vue de la connaissance, la réalité effective est toujours nécessairement informée par une forme catégorielle, il ajoute un point décisif à savoir que l'objet qui coïncide avec le sens, quoique formel, n'est pas exclusivement formel. C'est nécessairement une intrication de deux « éléments » irréductibles : la forme et son matériau, le valant et le non-valant pour reprendre sa terminologie que je vais expliciter dans un instant. Aussi, s'il est pour Lask tout à fait erroné de distinguer deux domaines ou deux mondes (celui de la valeur et de la non-valeur, des objets et des vérités, du sensible et de l'intelligible, etc.), il concède cependant qu'il existe une ligne de partage au sein même du règne du sens et de son objet coïncidant qui distingue l'élément formel (le valant) de l'élément matériel (le non-valant) de l'objet.

Pour préciser plus avant cette distinction, il me faut dire un mot bref sur le concept de « valeur ». Pourquoi la forme serait ce qui « vaut » ? Je rappelle à ce titre un élément qui est bien connu sûrement mais qui est de fait décisif, c'est que la notion de « valeur » (de ce qui vaut « *gelten* ») est héritée de la grande *Logik* de Lotze de 1874 et désigne non pas l'être des choses mais le mode d'effectivité des propositions. C'est en ce sens que la forme « vaut ». Le propre de l'école de Bade est de fonder la notion de « sens » sur celle de « validité » qui bien sûr ne s'entend pas qu'en un sens éthique : la notion de validité s'articule elle-même en fonction de différents domaines de valeurs (théoriques, éthiques, esthétiques, etc.). C'est en ce sens que Lask ou Rickert peuvent dire, à la suite de Lotze, que les catégories de l'être, de la cause, du vrai, du bien, du beau, etc. se caractérisent par leur valeur (théoriques pour les premières, éthique pour le « bien », esthétique pour « beau », etc.)

Même si c'est essentiel, ce n'est pas là ce qui m'intéresse au premier plan car ce n'est pas ce qui fait le propre de la position de Lask. Ce qui est bien plus remarquable pour la question du « donné » qui nous intéresse, c'est que Lask parvient à développer une conception du contenu irrationnel qui lui est propre, tout en souscrivant parallèlement à la théorie de la valeur et ce que j'ai désigné en termes de révolution copernicienne. Il souscrit donc au fait qu'il n'y a qu'un règne, celui de l'objet qui coïncide avec le sens, il soutient par ailleurs à l'idée que cet objet est informé par des formes valantes mais il défend parallèlement que une conception irrationnaliste du contenu ; ce contenu se présentant, par opposition à la forme

comme non-valant, axiologiquement neutre et irrationnel¹. Pour le dire autrement, il semble qu'il laisse une place de choix à un matériau irrationnel au sein du domaine du sens théorique. C'est l'analyse de ce matériau qui va retenir mon intérêt.

À ce stade de la présentation, il pourrait être tentant de faire de Lask l'empiriste sensualiste de Bade, du moins le philosophe susceptible de laisser une place libre pour un matériau sensible qui résisterait à la forme, bref une place à ce que j'appellerais ici, à la suite de Lask, au « donné sensible ». Cependant, il ne faut pas aller trop vite en besogne et comprendre que les choses sont singulièrement plus complexes encore dans le schéma proposé par Lask. Car si Lask a bien à cœur de distinguer systématiquement deux éléments du règne du sens théorique (ou de son objet correspondant), il insiste tout aussi fermement sur le fait que cette distinction est strictement *fonctionnelle*. C'est même probablement là l'un des apports théoriques les plus fondamentaux de la *Logique de la philosophie* et le plus profond bouleversement opéré par rapport à la position doctrinale de Kant. En effet, l'un des principaux enjeux de l'œuvre de 1911 est de montrer que les notions de « forme » et de « matière » sont des fonctions, tant est si bien qu'il n'est pas exclu (et c'est même selon lui la condition de possibilité de la philosophie) qu'une forme valante (une valeur) tienne lieu à son tour de « matière » face à une nouvelle forme. Pour prendre un exemple, si l'on considère la matière sensible dans son ensemble, on peut considérer qu'elle est susceptible d'être informée par la forme catégorielle « être ». Ici, le sensible en son ensemble est la « matière » et l'« être » la « forme ». Mais il est tout à fait possible, du point de vue de Lask que cette forme « être » soit à son tour la « matière » d'une autre forme, quand par exemple on réfléchit à la valeur de l'être. Lask appelle les premières formes catégorielles des « catégories constitutives » qui sont constituées à même le sensible (l'être, la cause, la choséité, etc.) et distingue ces catégories des catégories réflexives (l'identité par exemple) dont la matière est formelle. À ce titre, il propose une extension révolutionnaire du domaine d'application des catégories en affirmant qu'une forme ne porte pas nécessairement sur une matière sensible mais peut tout aussi bien porter sur une matière non-sensible, à savoir sur une autre forme. Je cite Lask, « outre le *quelque chose* existant, la forme elle-même peut également occuper la fonction de matériau. [...] Il y a sans doute aussi une forme de la forme [...] ce ne serait pas exclusivement l'étant, mais aussi ce qui est valant qui pourrait être "matériau" », (p. 73). Lask introduit donc l'idée que, d'un point de vue fonctionnel, un matériau peut être tout aussi bien

¹ Il est clair que Lask fait figure de novateur sur ce point. La preuve en est que Rickert le suivra partiellement à partir de 1911 et de son article de 1911, « *Das Eine, die Einheit und die Eins* » et de la 3^e édition de 1915 de *Der Gegenstand der Erkenntnis* (dans un chapitre intitulé « Form und Inhalt »), de même Windelband dans *Die Prinzipien der Logik* de 1913.

sensible que non-sensible (au sens où sa valeur peut tout aussi bien être théorique, éthique, esthétique, etc.). Il révisé ainsi le partage ancestral entre le sensible et le non-sensible et propose de désigner communément tout ce qui fait fonction de matériau comme un « donné » irrationnel. C'est le point que je vais tenter ici de clarifier et d'interroger.

I. Le donné sensible a-logique

Mais avant d'analyser plus avant la notion de « donné non-sensible » ou suprasensible qui va retenir mon intérêt, je propose de commencer par préciser la portée de la notion certes plus classique de « donné sensible » mais dont l'introduction par Lask dans le contexte néokantien présente déjà en un sens un caractère révolutionnaire. Lask nous dit en effet, je l'ai rappelé brièvement, que dans le cas de la connaissance sensible, l'objet connu n'est pas exclusivement formel car c'est toujours l'intrication d'une forme constitutive et d'une matière sensible. Ainsi par exemple, dans la connaissance d'une relation de causalité, est mise en jeu une matière sensible clarifiée par une forme constitutive : la causalité. Le matériau sensible pris dans sa généralité (ou matériau « ontique » ou « étant ») est, je cite Lask, « le matériau à propos duquel se prononce la forme catégoriale "être" », (p. 71). Au sein même de l'objet ou du sens, il y a donc lieu de distinguer l'être (la forme valante) et l'étant (la matière sensible). Je cite encore Lask : « la ligne de partage entre ce qui est non-valant et ce qui est valant traverse le domaine ontico-ontologique. » (p. 71) Inutile d'insister plus avant là-dessus, et je pense par ailleurs que cela a été très bien vu par les commentateurs, mais il est clair que l'on voit préfigurée ici une première occurrence de la notion de « différence ontologique » si chère à Heidegger mais qu'il définira bien sûr autrement. Aussi, si la connaissance procède par formalisation, au sens où l'objet connu est toujours nécessairement un objet formalisé, il reste que les catégories constitutives formalisent toujours une matière sensible et, qui plus est, une matière qui reste sensible dans l'intrication du sens. Tentons alors de préciser plus avant ce concept de matériau sensible.

- L'a-logique

Les premières indications de Lask, notamment dans la section intitulée « Le sensible considéré comme non valant ou comme étranger à la validité » sont assez décevantes dans la mesure où Lask affirme que nous ne pouvons avoir d'indications que négatives sur ce matériau sensible. Son existence, je cite Lask, n'est que « négative » car l'étant sensible n'est jamais obtenu que par « abstraction » de l'objet connu, que comme ce qui « ne relève ni de la

valeur ni de la signification ». Je cite Lask : « Le matériau ontique a été défini simplement par l'exclusion de la sphère de la validité, de manière simplement négative, comme ce qui subsiste, comme l'autre, le non-valant » (p. 73) C'est ce qui dans le sensible est soustrait à toute valeur ontologique, causale, chosique, etc. A titre de caractérisation, dans une formule étrange qui parodie celle de Jonas Cohn de 1908² (autre néokantien de Bade), Lask se contente de nous dire que c'est « ce qui est étranger au sens », dans le règne que l'on a pourtant qualifié de règne du sens.

Pour caractériser plus avant ce matériau sensible, Lask introduit par ailleurs le concept, certes privatif, d'a-logicité (*das Alogische*). Je le cite « il va de soi qu'on peut désigner le sensible comme l'état a-logique ou irrationnel de ce qui est pensable. (p. 78) C'est non seulement ce qui se situe hors de la sphère de la validité théorique mais de toute sphère suprasensible en général : hors de la sphère théorique, éthique et esthétique. Je cite l'annotation marginale de Lask (p. 78) : « en premier lieu a-logique = ce qui subsiste après le retrait de la forme catégoriale ». C'est donc la première définition négative du donné sensible : c'est alogique, « ce qui subsiste après le retrait de la forme catégoriale ».

- le matériau impénétrable

De manière plus positive, Lask délivre une autre indication sur ce même matériau sensible, en précisant plus avant la nature de la relation qui unit la forme au matériau dans l'intrication qu'est le sens (ou l'objet coïncidant). Ce qui caractérise en effet le matériau, c'est son caractère impénétrable (*undurchdringlich*) à la forme. Pour désigner le sensible alogique, il ne suffit pas en effet de le présenter comme « étranger à la signification », encore moins comme « athéorique » ou « irrationnel » car, en un sens, c'est aussi le cas de certains objets suprasensibles non théoriques comme les objets éthiques, esthétiques ou religieux. Ce qui caractérise en propre le sensible alogique, nous dit Lask, c'est qu'il est « le reste obscur et le sédiment non seulement de ce qui est insaisissable conceptuellement, mais aussi de ce qui est impénétrable, inintelligible », (p. 79).

A de nombreuses reprises, Lask précise en effet que si le matériau sensible, au sein de l'intrication, est toujours encerclé par une forme catégoriale : il n'est jamais « pénétré » par cette forme. « Le matériau est, certes, affecté par une forme qui vaut-pour...., mais justement il est *seulement* affecté, simplement garni, mais non pénétré. » (p. 95) Un peu plus loin, Lask précise qu'il « se trouve simplement encerclé/embrassé (*umgriffen*) par du catégorial ». Cette

² « étranger à la pensée » dans *Voraussetzung und Ziele des Erkennens*

« encerclement appréhensif » (*Umgreiflichkeit*) s'accompagne d'une « impréhensibilité » « *Unbegreiflichkeit* » (p. 96) et non pas d'une redétermination ou conceptualisation du matériau sensible ainsi que l'on serait tenté de le dire aujourd'hui. Même au sein de l'intrication qu'est le sens, le matériau sensible reste donc inchangé. Lask mobilise une image qui a été bien commentée pour tenter de désigner le moment de formalisation qui laisse la matière impénétrable : celui de la « clarté » et non de l'illumination. La mission de la forme, nous dit Lask, est exclusivement une « mission d'éclairage ». On peut « nimer de clarté » le contenu sensible a-logique (comme le fait le font les formes « être » ou « causalité » qui clarifient le divers « sensible ») mais son contenu restera toujours impénétrable. Comme le dire encore Lask, « dans le simple contact avec la catégorie, tout reste en un certain sens pareillement inconcevable et mystérieux », (p. 225).

C'est la première thèse de Lask que je souhaitais souligner : au sein de l'intrication objective, le matériau sensible, encerclé par la forme, éclairé par elle, reste inchangé et impénétrable. Cette première thèse me semble en effet contrer à son fondement l'idée fondamentale de Rickert par laquelle j'ai commencé cet exposé, à savoir l'idée que n'est « donné » à la connaissance qu'un contenu toujours déterminé par une forme, ce qui revient à dire que seule la forme serait « donnée », en tant que problème, à la connaissance. Lask introduit bien plutôt l'idée d'une donation sensible (du sensible) et qui reste sensible au sein de l'objet de la connaissance.

Qui plus est, il faudrait ajouter que Lask est plus radical encore. Car il soutient non pas seulement que le matériau sensible reste impénétrable au sein de l'intrication du sens mais encore que c'est précisément ce matériau qui joue un rôle décisif dans la connaissance dans la mesure où il tient lieu de principe de différenciation des catégories : c'est à son contact que prennent forme les catégories. Les catégories constitutives de la causalité, de l'être, etc. ne se déterminent en effet que par contact avec le matériau sensible. C'est là un point passionnant, qui intéressera de très près le jeune Heidegger, mais que je dois laisser de côté pour un insister sur un deuxième élément d'analyse décisif pour notre analyse.

À ce stade de l'argumentation, j'ai tenté de souligner que Lask accordait une place de choix au matériau sensible dans l'objet connu, tant et si bien qu'il écrit dans la *La logique de la philosophie* : « ce qui est non valant peut être défini maintenant sans équivoque, non pas purement et simplement comme matériau, mais bien comme ce qui n'est que matériau, matériau originaire, matériau premier, simple “substrat” (*Stoff*), simple “matière”, *proté hylé*. » (p. 74) Ici, il semble que la position de Lask s'apparente d'assez près, comme je le

suggérais tout à l'heure, à une certaine forme d'empirisme sensualiste, ce qui est à tout le moins surprenant quand on connaît la critique virulente qu'adressera Rickert, qui reste le maître et l'interlocuteur privilégié de Lask, au dit « sensualisme hylétique » de Husserl et quand on connaît par ailleurs les critiques de Lask lui-même à l'encontre de l'empirisme.

Or c'est là qu'il faut être prudent et prendre la mesure du caractère résolument hétérodoxe de la position de Lask. Dans la citation que je viens de citer de manière délibérément tronquée, Lask précise que « c'est du point de vue de sa fonction » et uniquement de ce point de vue que le matériau peut être considéré comme « simple “matière” » et “proté hylé” » (p. 74). J'ai rappelé pour commencer que l'un des chevaux de bataille de Lask était de faire tomber la « théorie des deux mondes » qui domine selon lui la métaphysique, mais, plus systématiquement, toute la série des dualismes métaphysiques, notamment l'opposition qui lui semble totalement dénuée de légitimité entre le « sensible » et « l'intelligible ou supra-sensible », entre la « hylé » et la « morphé », etc. Pour Lask, à strictement parler, il n'y pas d'« opposition » entre la valeur et la non-valeur, la forme et la matière mais une relation fonctionnelle entre ces concepts. C'est alors en tant que fonction seulement que le « matériau » est « proté hylé », ce qui n'exclut nullement à ses yeux qu'une forme joue à son tour la fonction de hylé d'une autre morphé. Il incombe à la responsabilité d'une « métaphysique passée » d'avoir distingué dans l'absolu la forme de la matière, tout en supposant insidieusement une hiérarchie entre, je cite « la forme vide dotée d'une vie qui la place au rang de puissance structurante supérieure à l'étant » (note 1, p. 74) et l'étant. Aussi, l'erreur que dénonce Lask consiste à se méprendre non pas sur le caractère de fait irrationnel et impénétrable à la forme du matériau mais sur le caractère strictement sensible du matériau ou contenu en question. Je cite Lask « c'est un symptôme de la limitation habituelle propre à la recherche en logique [...] que le concept structurel de “contenu” semble, directement et sans réserve, coïncider avec celui de l'étant, que l'étant passe tout uniment pour le contenu ou le matériau » (p. 74). Or tout l'enjeu de la *Logique de la philosophie* est de montrer, à l'encontre de cette idée reçue qui mine la métaphysique jusqu'à Kant, qu'un donné non-sensible, suprasensible, peut également jouer la fonction de matériau face à des formes catégorielles – qu'il désigne comme les catégories réflexives. Cette idée novatrice le conduit à réviser fondamentalement la table des catégories et à repenser à nouveaux frais le concept de matériau irrationnel qui va m'intéresser.

II. Le donné supra-sensible logiquement nu

Pour comprendre la portée du geste engagé par Lask, il n'est pas inutile de revenir à la lecture qu'il propose de Kant et, pour commencer, de la célèbre formule de la première *Critique* : « une intuition sans concept est aveugle et un concept sans intuition est vide ». Comme souvent, Lask reproche ici à la formule ses présupposés subjectivistes. C'est du point de vue du sujet de l'expérience que cela a un sens de qualifier selon lui une intuition d'« aveugle » comme s'il y avait *a contrario* nécessairement quelqu'un qui « regarde » à l'aide d'une intuition informée par un concept. Du point de vue objectif où il préfère se placer, Lask préfère désigner l'intuition sans concept ou, dans sa terminologie, le matériau sans forme, comme ce qui n'est pas encore cerné par le logique, c'est à dire comme « ce qui est logiquement intact ou *logiquement nu* » (p. 94). Ainsi propose-t-il la réécriture suivante de la célèbre formule kantienne : « la forme sans contenu est vide, le contenu sans forme est nu ». C'est donc dans ce contexte qu'est introduit le concept décisif de « *logische Nacktheit* » qui, précise-t-il un peu plus bas est « une notion tout à fait autonome à côté des concepts de sensible, d'a-logique ou d'irrationnel » (p. 95). Or c'est ce concept qui va maintenant retenir mon attention.

Ce qui est tout à fait remarquable en effet, c'est que la notion de « nudité logique » n'est pas synonyme d'alogicité pour Lask dans la mesure où il défend la thèse audacieuse que peut être désigné comme matériau susceptible d'être encerclé par une forme – et donc comme matériau logiquement nu – aussi bien un matériau sensible (qui reste certes originaire) qu'un matériau non sensible, à savoir une forme elle-même. Une forme valante (la catégorie d'être, de cause, etc.) peuvent en effet être le matériau de catégories réflexives. C'est, selon Lask, la condition de possibilité de la philosophie. Je cite Lask : il s'agit de « poursuivre l'examen de la teneur logique au-delà du domaine ontologique » et de montrer que « le non-sensible fera peut-être face, à titre de matériau irrationnel, à la teneur logique, que l'extension de l'irrationnel ira peut-être au-delà de la sphère du sensible (p. 79) ». « Logiquement nu », à la différence d'« a-logique » désigne alors une fonction, une « situation » ou plutôt une « absence de situation », un « rapport [ou une absence de rapport] avec une forme logique » (p. 95). Aussi ne désigne-t-il pas spécifiquement un étant sensible et ne caractérise-t-il pas spécifiquement un contenu.

- Trois sens d'« irrationalité »

L'idée principale qui découle de cette révision de la formule kantienne et des dualismes métaphysiques est qu'il est erroné d'identifier la hylé ou matière au sensible et qu'il n'est pas contradictoire d'envisager, à strictement parler, que la matière soit formelle ou partiellement

formelle. Il en découle en conséquence une révision du concept d' « irrationnel » et, on le verra dans un instant, rassurez-vous, de celui de « donation ».

Dans la logique de la définition fonctionnelle de la matière et de la forme que je viens de rappeler, Lask est alors conduit à distinguer trois concepts d' « irrationalité ». Le premier concept d' « irrationnel », concept traditionnel, recoupe ce que je viens de présenter et que Lask désigne en termes d' « a-logicité ». C'est le sens le plus intuitif d'irrationnel : le non-rationnel, celui qu'on dévolue intuitivement au « sensible » : je cite Lask, c'est « ce qui est étranger au *logos* » (p. 97). Mais l'originalité de la position de Lask est de distinguer ce premier sens d'irrationnel a-logique d'un deuxième sens : l'irrationnel « logiquement nu » qui indique le sens fonctionnel que nous présentions plus haut. C'est, je cite, « l'indication d'une position fonctionnelle face au contenu logique, qui alors lui-même est pensé comme jouant le rôle fonctionnel de la forme » (p. 97). Irrationnel en ce sens, en tant que fonction, ne désigne pas la « caractéristique d'un contenu » et s'applique à tout contenu possible : sensible ou suprasensible. Une forme, comme la forme « être » ou « cause » peut très bien devenir la matière d'une autre forme, quand on parle par exemple de la « valeur de l'être ». C'est bien la « situation » du matériau, et non son contenu, qui est désigné par ce 2^e sens d'irrationnel : c'est ce qui n'est pas embrassé par une forme. Enfin, on l'a dit plus haut, Lask désigne un 3^e sens d'irrationnel, au sens épistémique : c'est ce qui est « impénétrable » à la forme. Lask parle d' « impénétrabilité logique » (*logische Undurchdringlichkeit*) de l'irrationnel.

Ces différents sens du concept d' « irrationnel » précisés, j'en viens à la question qui nous intéresse : en quelle mesure ce matériau irrationnel qui, on l'a dit, peut désigner d'un point de vue fonctionnel aussi bien un matériau sensible qu'une forme, peut-être qualifié de « donné » ? A quoi et de quelle manière se donne-t-il ?

III. Réceptivité et donation : le rôle du vécu

J'ai commencé cet exposé en précisant que, chez Rickert, le donné, ou plutôt l'être-donné, était une catégorie formelle. En tant qu'on se place toujours en terrain où l'objet est connu, on le connaît en tant que donné et c'est sa forme qui est un problème. La notion même de contenu donné n'a pas de sens du point de vue de la théorie de la connaissance. Rickert est certes disposé à concéder par ailleurs l'existence d'un contenu irrationnel étranger à la pensée mais selon lui, si tant est qu'un tel contenu irrationnel existe, il faut admettre qu'il ne se « donne » en aucun cas à l'entendement (mais éventuellement, si l'on reprend les textes plus tardifs de Rickert, notamment l'article 1924 « Die Methode der Philosophie und das

Unmittelbare » qu'il se donne dans un état « pré-objectif, que la phénoménologie manquerait d'ailleurs toujours nécessairement). *A contrario*, j'ai suggéré que Lask accordait une place de choix à l'irrationnel entendu en un triple sens, et donc au matériau, sensible ou suprasensible, au sein de l'intrication qu'est le sens objectif (en tant qu'il y occupe la fonction de matière). Se pose alors la question de savoir si cela a un sens de qualifier ce matériau de « donné ».

- La donation du sensible

Première chose importante à rappeler me semble-t-il : il est essentiel, dans l'économie anti-subjectiviste de la pensée de Lask, d'admettre que le sens précède toute forme de jugement, que la forme pour commencer, n'est pas déduite d'un jugement, tant et si bien qu'en un sens l'intrication de forme et de matière qu'est l'objet est première et donnée en tant que telle à la théorie de la connaissance qui n'aurait qu'à l'analyser formellement. C'est, semble-t-il, le sens de la voie objective adoptée par Rickert et Lask. On serait alors conduits à conclure que c'est le sens lui-même qui est donné – ou l'objet coïncidant – la forme et la matériau n'étant en revanche que des abstractions de cet objet qui ne seraient donc pas « donnés » mais déduits de l'objet. Rappelons en effet qu'on a déjà souligné combien il était difficile d'obtenir une caractérisation autre que négative du matériau. Lask semble de fait réticent à soutenir que quelque chose comme un matériau soit donné à connaître. Comme le précise Lask, au mieux, la « connaissance ontique » peut procéder par désignation en mobilisant ce que Lask nomme des « désignations totalement muettes du point de vue philosophique » (p. 75), « de simples vocables qui sont tout aussi impuissants à nous dire quelque chose du point de vue philosophique que les mots *bleu, doux, vitriol ou sucre* » (p. 75) (notons en passant que l'on est loin de la méthode de la philosophie du langage ordinaire). Rappelons par ailleurs que c'est la définition même du matériau irrationnel que de se caractériser structurellement par son impénétrabilité. C'est ce qui résiste à la connaissance, qui ne se laisse pas pénétré, à tout le mieux clarifié. Il semble donc que si Lask concède l'existence d'un matériau irrationnel, il insiste surtout sur le point qu'il est impénétrable et dans ces conditions il paraît difficile d'en déduire qu'il est donné en tant que tel à la connaissance. Seul peut-être éclairé, semble-t-il, sa forme.

Il n'en reste pas moins que Lask lui-même n'hésite pas à qualifier à plusieurs reprises le matériau sensible (ainsi que le matériau non-sensible, comme je le montrerai dans un instant) de « donné ». C'est même ce qui caractérise l'irrationalité du matériau en général : je cite Lask : « L'opacité, l'inintelligibilité, l'impossibilité d'illuminer, cette "donnée" (*Gegebenheit*)

et cette irréductibilité quant au logique, on peut les désigner aussi comme l'*irrationalité* du matériau » (p. 97). Pour autant, et c'est la thèse qu'il introduit dans l'avant dernier chapitre « vivre et connaître » de son étude de 1911, il faut comprendre que le donné irrationnel ne se donne pas à la connaissance mais à l'expérience immédiate du vécu. Lask précise en effet, dès la première partie de son œuvre, que si l'irrationnel sensible est « inaccessible à la logique » et « opaque à tout éclairage » « en ce qui le concerne on ne peut en appeler qu'au vécu intuitif immédiat, et qu'il est cet indescriptible, cet incommunicable qui ne peut être reçu et "vécu" que sur un mode "passif" », (p. 79). En annotation marginale Lask précise qu'il faut alors comprendre cet irrationnel sensible comme « l'*a posteriori* kantien, l'*empirique*, la réceptivité » (p. 79). Mais il se donne à un « pur et simple "vivre", à un « vécu qui ne "sait" pas ce qu'il "fait" ou "vit" » (p. 199) : à un « ne-pas-philosopher » ou « ne-pas-connaître » dont la tâche de toute philosophie est précisément de se soustraire. Il n'y a pas de rapport cognitif au donné sensible, il n'empêche qu'il se donne au vécu et que c'est à son contact que prennent forme les catégories qui vont le clarifier. Contrairement à Rickert qui concède certes un rôle au « contenu irrationnel » dans son article de 1924, il me semble que Lask parvient à internaliser ce contenu au sein de l'objet logique.

Si ce premier résultat n'est pas sans importance, ce n'est pas là la pointe de l'argumentation de Lask. Car ce qui est particulièrement original dans la position de Lask, et éventuellement contestable, c'est de soutenir que ce que nous avons désigné plus haut comme matériau non sensible (composé de formes théorique, éthique, esthétique ou religieuses réfléchies) se donne aussi à la vie, de la même manière que le donné sensible. Lask soutient donc la thèse que certaines formes valantes (l'être, le beau, le bien, etc.) sont données à un vécu immédiat pré-philosophique, exactement de la même manière que sont données à la vie certaines intuitions sensibles. Ce matériau vécu est « donné » à la connaissance qui peut ensuite le réfléchir formellement. Je cite encore Lask qui qualifie très explicitement le matériau non-sensible, logiquement nu, de « donné » :

« [la connaissance] découvre et trouve de la même manière [que dans le cas de la connaissance sensible] le *quelque chose* non sensible, qui est "donné" [*gegeben*] et transmis à titre de matériau de la forme qui le circonscrit catégorialement, mais ce *quelque chose* ne saurait être ni "produit", ni "pénétré" par elle. Bref la connaissance doit laisser "donner du dehors" à la "forme de connaissance vide" un matériau susceptible d'être saisi par elle, exactement comme Kant l'a constaté pour la connaissance ontique et celle de la nature », (p. 202)

De même que dans le cas de l'irrationnel sensible a-logique, Lask soutient donc dans la fin de son étude que le matériau non-sensible logiquement nu est donné, de même que le matériau sensible, par « une expérience vécue immédiate » : « s'agissant du matériau non-sensible, une manière de s'adonner immédiatement au non-sensible est présupposée » (p. 197). Le matériau non-sensible (la forme « être » par exemple) est donné immédiatement en ce sens qu'il est possible de la recevoir en tant que telle, sans mobiliser une autre catégorie réflexive pour la caractériser. C'est précisément ce qui distingue cette donation du suprasensible de la distance réflexive introduite par toute connaissance. Comme dit Lask, « l'expérience vécue immédiate se présente ainsi en opposition à toute réflexion » (p. 199). La vie embrasse donc de la même manière l'irrationnel, avec la même immédiateté athéorique, qu'il soit sensible ou non-sensible. Comme le rappelle encore Lask, elle surmonte le « clivage du pensable, du sensible et du non-sensible » et « embrasse la masse du sensible et celle du non-sensible » (p. 207 et 208). Elle s'y « adonne » de la même manière : immédiate et athéorique.

Lask défend en conséquence qu'il y a deux types de donné, en introduisant si l'on veut une forme de dualisme hylétique : il y a du donné sensible mais aussi non-sensible. C'est une thèse que l'on trouverait selon lui déjà chez Jacobi mais aussi chez Rousseau et les « philosophes du sentiment » du XVIIIe mais aussi chez les Mystiques et sceptiques du XVIIe (comme le mystique Poiret). Peu importe ici la portée de ces références historiques – que je serais bien en peine d'analyser – mais il reste que Lask leur reconnaît le mérite d'avoir reconnu le concept de « donation » (*Gegebenheit*) dans sa juste extension : comme ce qui « embrasse le sensible et le non-sensible » (p. 220). Comme il le note en annotation marginale, il faudrait alors entendre par « donation » tout ce qui n'a pas la fonction « d'une forme théorico-contemplative » (réflexive).

Conclusion

L'analyse de la position originale du néokantien Emil Lask nous amène donc à ce résultat intéressant mais contestable : à savoir que le « non-sensible » aussi se « manifeste » à l'expérience vécue immédiate. Aussi bien des intuitions que des formes se donnent immédiatement à la vie pré-réflexive. De même qu'il y a une perception immédiate, je ferais l'expérience immédiate qu'il y a des choses qui sont, des causes, des choses etc. qui articulent le sensible. Dans un article passionnant, Arnaud Dewalque y voit les prémisses de ce qu'on appellerait aujourd'hui la théorie du contenu conceptuel de la perception. J'ai pour ma part quelques réserves à le suivre jusqu'au bout dans cette voie car je crois qu'elle tend à masquer

l'un des autres grands résultats de Lask que j'ai également voulu mettre en avant : à savoir que tout en épousant le mouvement de la révolution copernicienne, il soutient aussi mordicus qu'il y a un donné sensible, un matériau a-logique, impénétrable, *unbegreiflich*, qui résistera toujours à toute forme de conceptualisation.

Il n'en reste pas moins qu'en introduisant la notion de donné non-sensible, Lask propose une réponse, à mon avis passionnante, à la 6^e RL de Husserl et à l'introduction de la notion d'« intuition catégoriale » sur l'analyse de laquelle Pierre-Jean aura peut-être l'occasion de revenir.

Mais en soutenant que la vie peut faire l'expérience – certes non réflexive – de la forme, en affirmant qu'il existe un donné non-sensible, il ouvre également la voie de la brèche herméneutique dans laquelle Heidegger s'engouffrera pour sa part en souscrivant à l'idée d'intuition formelle mais en franchissant le pas supplémentaire qui consiste à dire que l'intuition est réflexive et surtout significative, là où Lask continuera à soutenir que l'irrationnel, sensible ou suprasensible, reste « étranger à la signification ».